

XIII et XIV

Séminaires de textos

Docteur J. LACAN

-----  
Mercredi 16 mars 1955  
-----

Qu'est-ce que ça vous a apporté, la séance d'hier soir ?  
 Qu'est-ce que vous en pensez? Quel rapport avec nos objets  
 usuels? Qu'est-ce qui a commencé à en décanner la morale?...  
 Quelles sont vos impressions, qu'est-ce que ça vous donne ?

Je me demande pourquoi ces gens n'ont pas une civilisation....  
 Il semble qu'il y ait tant de choses qui viennent d'Égypte, et  
 qu'ils en soient pourtant restés où ils en sont du point de vue  
 expression ? C'est la question que je me suis posé.

Mais ce que nous a apporté M. Griaule, moi ça m'a ouvert des  
 horizons sur ces peuplades qui ont une métaphysique/et une  
 ... insoupçonnée. En particulier, cette vibration de parole,  
 qui fait enlever la graine et va se poser sur les choses en  
 puissance...

Remarquez, la civilisation du Soudan, il ne l'a pas beaucoup  
 mise en évidence. Il y a là quand même une histoire très complexe  
 des sortes de mariages, d'influences, d'invasion, d'empires.

Nous regrettons, d'ailleurs, de ne pas voir tout cela mieux...

résultat d'une enquête actuelle, qui se place sur un plan bien systématique.

Les choses auxquelles il a fait rapidement allusion, par exemple l'islamisation d'une partie importante de ces populations, le fait qu'elles continuent à fonctionner sur ce registre symbolique, tout en appartenant d'une façon non négligeable à un style de credo religieux nettement discordant avec ce système, leur exigence sur ce plan se manifeste d'une façon très précise, par exemple quand ils demandent qu'on leur apprenne l'arabe, parce que l'arabe est la langue du kôran. Tout cela qui subsiste à côté, corrélativement aux choses par ailleurs démontrées comme une tradition qui vient de très loin et très vivantes, qui semblent s'entretenir par toutes sortes de procédés de rythmes, c'est quelque chose qui nous laisse sur notre faim.

Mais il ne faut pas croire que cette civilisation soudanaise soit sans ... Vous voyez les manifestations extérieures..

Par exemple l'architecture, les petites maisons...

Nous en avons vu à l'exposition coloniale : le style des bords du Niger. Mais évidemment, c'est assez troublant. C'est fait pour bouleverser nos catégories au sujet de l'échelle, que nous croyons trop unique, où peut se mesurer la qualité d'une civilisation.

Qu'est-ce qu'a lu le dernier article de Lévi-Strauss? Qu'est-ce que vous en pensez ?

C'est précisément à ça qu'il yst fait allusion, que certaines erreurs de nos perspectives proviennent du fait que nous nous servons d'une échelle unique pour mesurer ce qu'on appelle la qualité, le caractère exceptionnel, unique, d'une civilisation.

Il est évident qu'il y a là quelque chose qui donne le sentiment d'un usage extraordinairement étendu et profond à la fois, et exemplaire pour autant qu'il est, semble-t-il, capable d'apporter, indépendamment presque d'autres soutiens matériels dans la culture, d'être d'un grand secours pour les hommes qui vivent ~~dans~~ dedans, qui connaissent ce mode de communication qui est tout de même assez saisissant. C'est ça qui est exemplaire, cette sorte d'isolement de la fonction symbolique.

Quand on voit cela, semble-t-il, il est toujours difficile de juger ces choses à travers un informateur, qui voit les choses sous un certain angle, qui apportent semble-t-il de grandes satisfactions, qui permettent à ces gens de vivre dans des conditions qui, au premier abord, peuvent en effet paraître assez ardues, assez précaires du point de vue du bien-être, de la civilisation, et pourtant semblent trouver là un appui très puissant, dans cette sorte de chose qui peut rester longtemps cachée. C'est aussi frappant, dont on a mis longtemps à pouvoir entrer en communication avec eux. Il y a là une analogie avec notre propre position vis-à-vis du sujet humain.

Vous ne croyez pas, qu'on peut faire à peu près le bilan des choses comme ça ?

-----

Quant à ce que j'ai raconté la dernière fois sur le rêve de l'ingestion d'Irma, est-ce que cela pose pour certains des questions? Je pense qu'il y aurait lieu de confirmer, de savoir si ce que je vous ai dit a été bien compris ?

En fin de compte, dans la façon dont j'ai repris le rêve d'Irma, qu'est-ce que j'ai voulu dire et vous montrer ?

Qu'est-ce qui veut prendre la parole là-dessus ?

Leclair ?

Je tiens à ne pas prendre la parole sur ce sujet.

Branoff ?

....

Mannoni ?

J'ai été malade, j'ai manqué les dernières.

Vallabrega ?

Je n'ai rien à dire.

Eh bien, ce rêve de l'injection d'Irma, tel que je l'ai repris la dernière fois, je voudrais que nous le reprenions un peu.

Je crois que deux éléments essentiels de ce que je vous ai mis en valeur c'est le caractère dramatique de la découverte du sens du rêve dans le moment que vit Freud, entre 1895 et 1900,

c'est-à-dire pendant le moment où il élabore cette "Traumdeutung". Et quand je parle de ce caractère dramatique, je voudrais, à l'appui de cela, vous donner un passage de la lettre 138 des lettres à Fliess, qui est un moment qui correspond - c'est la lettre qui succède à la fameuse lettre 137, dans laquelle, mi-plaisant mi-sérieux, et même terriblement sérieux, à propos de ce rêve, il nous apporte l'imagination future :

"là, le 24 juillet 1895, le Docteur Sigmund Freud trouva le mystère du rêve"

Passage suivant, lettre suivante : "sur les grands problèmes, il y a encore beaucoup de choses à décider; tout palpite..."

"C'est une double image de vagues, d'oscillations, comme si le monde entier était animé par une pulsation imaginaire inquiétante et en même temps une image de feu, de lucur..."

La suite indique bien la pensée et l'image que poursuivait Freud : "un enfer intellectuel, une couche après l'autre, au niveau du

noyau le plus obscur; (Unriss von Lucifer) : les traits le dessin, la silhouette de Lucifer, qui commence à se rendre visible, ce côté extraordinairement inquiétant, qui semble refléter un vécu tout à fait impressionnant, voire angoissant, dans ce moment-là de la vie de Freud, est quelque chose d'une dimension que nous ne devons pas oublier, comme étant ce qui, autour de ces années (celles de sa quarantaine), a été vécu par Freud, aux moments essentiels, décisifs qui sont représentés par la découverte de la notion de la fonction de l'inconscient.

C'est bien dans ce registre, avec cette perspective, que j'ai essayé de vous montrer quelle valeur unique, exceptionnelle parmi les autres, représentait l'erreur majeure, en tant qu'à ce moment-là ils ont commencé de révéler à Freud, dans cette atmosphère de mise en question vécue des fondements même du monde, de l'appréhension humaine. C'est à l'intérieur de cela que toute l'expérience de la découverte de l'inconscient a été vécue. Nous n'avons pas besoin d'avoir plus d'indication sur ce qui est à proprement parler son auto-analyse, pour autant qu'il y fait allusion beaucoup plus qu'il ne la dévoile dans les lettres à Fliess. C'est dans une atmosphère de découverte dangereuse, angoissante, que se passe tout ce qui se révèle à cette époque.

C'est bien ainsi que j'ai voulu mettre l'accent sur ce rêve de l'injection d'Irma, en montrant que le sens même du rêve se rapporte à la profondeur même de l'expérience qui est faite vécue par Freud à cette époque. Le rêve lui-même s'y inclut, et il y est en quelque sorte un moment, une étape. En même temps qu'il interroge le rêve, le rêve répond sur un double point, pas simplement sur la question qu'il pose au rêve. Le rêve lui-même qui est un rêve que fait Freud est un rêve qui, en tant que rêve, est intimement lié à la découverte de sa découverte. C'est ainsi que

ce rêve prend un double sens. Au second degré, il n'est pas seulement un objet que Freud déchiffre, mais lui-même, le rêve, c'est-à-dire, (puisque le rêve est une sorte d'acte qui est l'acte de la parole), il est une parole de Freud qui à ce moment vit de sa recherche. C'est ce qui donne à ce rêve sa valeur exemplaire, qui autrement resterait, par rapport à d'autres rêves peut-être plus démonstratifs, assez énigmatique. La valeur que lui donne Freud, de rêve inauguralement déchiffré, resterait assez énigmatique, si nous ne pouvions pas lire précisément ce sens qui en fait un rêve qui a particulièrement répondu à la question de Freud, et en somme bien au-delà de ce que Freud lui-même à ce moment-là est capable dialectiquement, dans son écrit, de nous analyser.

Ce que Freud soupèse dans ce rêve, et le bilan qu'il fait de sa signification, est quelque chose qui est de beaucoup dépassé, en réalité, par cette valeur historique que prend le rêve, et que Freud prend en somme, en le présentant à cette place dans sa Traumdeutung, que Freud reconnaît de cette façon, en lui donnant cette fonction et cette place dans son oeuvre.

Ceci est essentiel à la compréhension de ce rêve. Et c'est ce qui je crois nous a permis réfléchir - je voudrais avoir confirmation par votre réponse, mais je ne sais pas non plus quelle interprétation donner à cette absence de réponse des uns et des autres - je crois que ce que nous avons pu en voir la dernière fois semble avoir une valeur assez convaincante pour que je n'aie pas lieu d'y revenir.

Mais je vais y revenir sur un autre plan.

En effet, ce que je veux souligner dans la façon dont j'ai repris les choses la dernière fois, en considérant non seulement le rêve lui-même, c'est-à-dire en reprenant l'interprétation que

Freud en donne, mais en considérant l'ensemble de ce rêve et l'interprétation qu'en donne Freud, et plus encore de la fonction particulière de l'interprétation de ce rêve dans ce quelque chose qui est en somme le dialogue de Freud avec nous.

Car c'est là le point essentiel : nous ne pouvons pas séparer de l'interprétation du rêve le fait que Freud nous le donne, comme le premier pas dans la clé du rêve. Freud s'adresse à nous en faisant cette interprétation.

Une des questions que l'examen attentif du rêve peut permettre d'éclairer, celle sur laquelle nous sommes restés lors de l'avant-dernier séminaire, est précisément cette question si délicate, épineuse, de la régression, pour autant que nous nous en servons d'une façon de plus en plus routinière, non sans qu'il puisse nous apparaître à tout instant que nous superposons/à cette notion de régression des fonctions extrêmement différentes. Car tout dans la régression n'est nécessairement pas du même registre, comme déjà il nous est apparu dans ce chapitre originel, à propos de la distinction, qui certainement se soutient, de la distinction topique de la régression temporelle et des régressions formelles.

Qu'est-ce qu'il y a donc dans ce rêve, par exemple, qui fait que la nouvelle appréhension que nous en avons prise, qui se rapporte à cette question de la régression, telle qu'elle était soulevée, par exemple, par Freud, au niveau de la régression topique, en nous parlant du caractère hallucinatoire du rêve, qui semblait l'amener d'après son schéma à cette exigence d'une notion de processus régrédient, au lieu d'être progrédient, le processus régrédient pour autant que le rêve ramènerait tout ce qui est de l'ordre d'un certain moment de la chaîne psychique; tout ce qui doit s'exprimer en somme, au niveau de certaines exigences psychiques, à

leur mode d'expression le plus primitif, celui qui serait situé au niveau de la perception, de ce qui est perçu; ce qui pour une certaine part s'interpréterait de la façon suivante: que le mode d'expression du rêve se trouverait, par des mécanismes qui sont là mis en question, d'une façon qui est loin d'être constante - Freud le signale lui-même dans la théorie qu'il donne du rêve - pour une part soumis aux exigences de passer par des éléments figuratifs dont la pureté de plus en plus grande, le fait qu'ils se rapprochent de plus en plus du niveau de perception, poserait cette question originale, à savoir pourquoi un processus, si nous le suivons dans la ligne progrédiente où il se passe d'habitude, doit aboutir à ces bornes mnésiques qui sont celles des images, mais images pour autant qu'elles sont de plus en plus loin du plan qualitatif où se produit la perception, où elles sont en quelque sorte de plus en plus dénuées, dépouillées, et où elles prendraient précisément un caractère de plus en plus associatif avec ce que Freud nous a dit, les différents systèmes que nous a représentés l'autre jour Valle-brega au tableau, c'est-à-dire de plus en plus au noeud symbolique de la ressemblance, de l'identité, de la différence, bref de quelque chose qui va bien au-delà de ce qui est proprement du niveau associationniste.

Ce qu'il y a, dans ce rêve d'<sup>+</sup>rma, de proprement figuratif est quelque chose, d'après l'analyse que nous en avons faite la dernière fois, qui nous impose une telle interprétation, c'est-à-dire quelque chose qui nous oblige essentiellement à considérer qu'il y a là une espèce de rapprochement au niveau des différents systèmes associatifs : S<sup>1</sup>, S<sup>2</sup>, S<sup>3</sup>....., qui se passe au niveau du système "ps" (enregistrement de la mémoire, qui revient au plus près de cette

X



porte d'entrée primitive de ce qui vient par les sens, au niveau de la perception. Est-ce quelque chose qui nous oblige au soutien de ce schéma, avec ce qu'il comporte - comme l'avait fait remarquer Vallabrega - de paradoxal? Le fait qu'il nous apercevoir que quand nous voulons parler d'issue, de processus inconscients vers la conscience, nous sommes obligés de mettre la conscience à la sortie, alors que la perception dont elle est solidaire se trouverait être à l'entrée.

Qu'est-ce que nous avons observé dans cette phénoménologie du rêve de l'injection d'Irma, que nous avons pris comme exemple? Nous avons parlé de deux parties: la première aboutit à la révélation de l'image terrifiante, angoissante, de ce que j'ai appelé la tête de Méduse, la révélation abyssale de ce quelque chose d'À proprement parler innommable, qui est le fond de cette gorge, avec cette forme complexe, insituable, qui en fait aussi bien l'objet primitif, par excellence, sous quelque registre que nous le considérons, l'abîme de l'organe féminin, d'où sort toute vie aussi bien le gouffre et la béance de la bouche, où tout est englouti, aussi bien l'image de la mort, où tout vient se terminer, puisque le rapport avec la maladie qui eût pu être mortelle, qui a menacé sa fille, est le lien avec la malade qu'il a perdue, à une époque contigüe avec celle de la maladie de sa fille, dont il a considéré que la menace portée sur sa fille avait même été une menace de je ne sais quelle rétaliation du sort contre une négligence professionnelle: "une Mathilde pour une autre", écrit-il. Donc, au niveau de cette apparition spécialement angoissante de quelque chose qui résume en soi ce que nous pouvons appeler <sup>d'</sup>une certaine façon la révélation du réel dans ce qu'il a de moins pénétrable, d'absolument sans aucune médiation possible, de ce dernier réel, de

cet objet essentiel, qui n'est plus un objet, qui est le quelque chose devant quoi tous les mots s'arrêtent, toutes les catégories échouent, et qui est à proprement parler l'objet d'angoisse par excellence.

A ce moment-là que se produit-il? Est-ce que nous pouvons parler du processus, de ce moment d'acmé où arrive le rêve? Est-ce que nous pouvons parler de processus de régression, pour expliquer la profonde déstructuration qui se produit à ce niveau dans le vécu du rêveur, à savoir le passage du premier registre, qui saisit Freud dans sa recherche, sa chasse à l'endroit d'Irma, et même dans sa chasse active, il reproche à Irma de ne pas entendre ce qu'il veut lui faire comprendre, il continue strictement le style de rapports de la vie vécue. C'est dans cette recherche passionnée, trop passionnée (dirons-nous), et c'est bien un des sens du rêve de le dire formellement, puisqu'à la fin c'est de cela qu'il s'agit: la seringue était sale, la passion de l'analyste, l'ambition de réussir étaient là trop pressantes, le contre-transfert (comme nous disons) de l'analyste était l'obstacle même.

Au moment où ce rêve aboutit à son premier sommet, il se passe quelque chose qui est un changement complète des relations du sujet. Le sujet devient tout autre chose, il n'y a plus de Freud, il n'y a plus personne qui puisse dire "je". A la vérité, la remarque est faite par l'auteur que je vous ai indiqué la dernière fois, qui avait fait une recherche pour la compréhension plus profonde du rêve de l'injection à Irma, à savoir Eric Erickson, là où il parle d'un (... )/

J'essaie de vous montrer qu'il s'agit peut-être d'autre chose, et que cette sorte de sujet, qui apparaît à ce moment, ce que j'ai appelé l'entrée du bouffon, puisqu' c'est à peu près le rôle que vont jouer les sujets auxquels Freud fait appel. C'est dans le texte; "appell" ; la racine latine du mot montre le sens juridique en l'occasion, cet appel qu'il fait à ce ~~point~~ consensus de ses semblables, de ses égaux, de ses confrères, de ses supérieurs, est là le point décisif.

Est-ce quelque chose qui puisse nous permettre, sans plus, de parler de régression,, voire de régression de l'ego, ce qui est une notion tout à fait à distinguer, et tout à fait différente de la notion de régression instinctuelle ? La notion de régression de l'ego est introduite par Freud au niveau des leçons classées en français sous le titre "Introduction à la psychanalyse". C'est quelque chose qui pose toutes sortes de problèmes, à savoir si nous pouvons, sur le sujet de l'ego introduire, sans plus, la notion d'étapes typiques, constituant un développement, des phases, un progrès normatif dans le développement du sujet?

Vous savez qu'à cet endroit, sans que la question puisse être résolue aujourd'hui, au contraire, un ouvrage ~~qui~~ sur ce plan peut être considéré comme fondamental, celui d'Anna Freud sur "Le moi et les mécanismes de défense"; on doit reconnaître que dans l'état actuel des choses, nous ne pouvons absolument pas introduire, quant à la notion de développement du moi, la notion d'un développement typique, stylisé, qui s'exprimerait en ceci qu'un mécanisme de défense, par sa seule nature, nous indiquerait, si un symptôme s'y rattache, à quelle étape nous devons rattacher le développement psychique d'un moi. Il n'y a rien qui puisse ici être endoctriné, mis en tableau - comme vous savez qu'on l'a ~~mis~~ fait, et peut-être

trop fait dans l'ordre du développement des relations instinctuelles

Bien loin de là, nous sommes tout à fait incapables actuellement, quant à ces différents mécanismes de défense qu'Anna Freud nous énumère, de donner, d'aucune façon, un schéma génétique, qui puisse être mis en parallèle, ou même simplement nous donner un commencement d'équivalence du développement des relations instinctuelles.

C'est bien à cela que beaucoup d'auteurs tendent à suppléer et l'auteur dont je vous parlais la dernière fois, Erickson, n'y a pas manqué. C'est ce dont il s'agit, quand il donne, des étapes du développement du moi, cette sorte de rayon, auquel j'ai fait allusion la dernière fois. Ce n'est certainement pas pour y attacher une grande valeur. Je ne crois pas du tout que ce soit à cela que nous ayons besoin de recourir, comme je vous l'ai dit, pour comprendre ce qui se passe à ce niveau du tournant du rêve. Ce n'est pas d'un état antérieur du moi qu'il s'agit, mais littéralement d'une décomposition spectrale, si on peut s'exprimer ainsi, de la fonction du moi, qu'il s'agit à cette état du rêve. Et l'apparition de la série des "mois", des identifications dont Freud, à une étape ultérieure de son oeuvre nous a strictement dit que le moi est fait de la série des identifications qui, au cours de la vie du sujet, ont représenté, à chaque moment historique, et d'une façon ~~xxx~~ dépendante des circonstances, historiques de la vie du sujet; ce sont de ces identifications successives qu'il s'agit. Et c'est elles qu'il faut comprendre, si nous voulons comprendre ce qu'est l'ego du sujet.

Ceci est dans "das Ich und das Es", qui succède à cet "Au-delà du principe du plaisir" qui est le point-pivot que nous sommes en train de rejoindre, après avoir fait ce grand détour,

(que nous sommes en train de faire) par les premières étapes de la pensée de Freud.

Cette décomposition spectrale, comme je l'appelle, est évidemment une décomposition imaginaire. C'est bien là-dessus que je veux maintenant essayer d'attirer votre attention, à savoir, en somme, si l'étape ultérieure, par rapport à la Traumdeutung, de la pensée de Freud, celle à laquelle plusieurs fois nous nous sommes référés l'année dernière, au moment où nous étudions les "écrits techniques", c'est-à-dire ceux qui se groupent entre les années 1907 et 1913, et qui est la période dans laquelle, corrélativement, s'élabore la théorie du narcissisme, pour autant qu'elle est une étape fondamentale dans le développement de la pensée de Freud, qui est ce qui fait que l'année dernière nous n'avons pas pu donner l'analyse même simplement compréhensible, de tout ce qui se poursuit dans cette époque sur le plan "Ecrits techniques", sans nous référer d'autre part à cette théorie du narcissisme, centrée sur l'article "Einführung zur Narzissmus" (Introduction à la notion du narcissisme).

Si la théorie de Freud, telle qu'elle nous est à ce moment-là apportée, nous montrant la fonction tout à fait fondamentale du narcissisme, comme structurant toutes les relations de l'homme avec le monde extérieur, si cette théorie a un sens, si nous devons en tirer, d'une façon logique, les conséquences, c'est d'une façon qui, assurément, concourt avec tout ce que l'élaboration de l'appréhension du monde par le vivant en général nous a été donnée au cours de ces dernières années, dans la ligne de la pensée dite "gestaltiste"; c'est-à-dire la dominance dans la structuration du monde animal, par exemple, d'un certain nombre d'images fondamentales qui donnent à ce monde ses lignes de forces majeures, qui en font

un monde qui répand d'une certaine façon le besoin de la mémoire.

Qu'il en soit quelque chose de tout différent chez l'homme, que ce soit d'une façon extraordinairement dénouée, en apparence, par rapport à ses besoins d'objectivation du monde, c'est là qu'est le problème central, ce dans quoi la notion freudienne du narcissisme nous apporte une catégorie qui nous permet de comprendre en quoi il y a tout de même un rapport entre cette structuration, en apparence très neutralisée, du monde de l'homme, et les ~~aperçus~~ aperçus que nous donne la psychologie animale, concernant les relations de cette structuration du monde animal avec le monde des besoins humains.

Si quelque chose nous est apporté par la notion du narcissisme, c'est très évidemment ceci. C'est ceci que j'ai essayé de mettre en valeur, d'exprimer, de faire comprendre, dans la notion du stade du miroir, d'un certain rapport qui domine tout le monde des perceptions de l'homme, pour autant qu'il a justement en lui quelque chose de dénoué, de morcelé; disons pour exprimer notre pensée : d'anarchique, qui établit le rapport de l'homme avec son monde sur le plan d'une tension tout à fait originale; c'est à savoir que c'est toujours et d'abord au dehors, et d'une façon qui reflète d'une façon anticipée l'unité qu'il y mettra, pour autant qu'il y apportera la marque proprement humaine, son propre reflet, qu'il y apportera l'image de son corps, en tant que principe de toute unité perçue dans les objets. C'est cette relation double à lui-même qui fait que c'est en somme toujours autour d'une sorte d'ombre errante de son propre moi, que se structureront tous les objets. Tous les objets de son monde auront ce caractère fondamentalement "anthropomorphiques", disons même "egomorphiques", qui fait que c'est dans cette perception même qu'à tout instant pour l'homme surgit et est évoquée

/ cette unité à la fois qui est la sienne, idéale, et en même temps  
 † une unité jamais atteinte, qui à tout instant lui échappe, pour  
 autant que cet objet n'est jamais en effet définitivement et pour  
 lui le dernier objet, sauf quand, en effet, dans certaines expé-  
 riences exceptionnelles ~~qu'il~~<sup>il</sup> se présente, mais alors comme un  
 objet dont il est irrémédiablement séparé, qui lui montre la figure  
 même de sa ~~dé~~<sup>↓</sup>scendance à l'intérieur du monde, un objet qui par  
 essence est un objet qui le détruit, qui l'angoisse, qui ne peut  
 jamais être atteint, où il ne peut jamais vraiment trouver sa ré-  
 conciliation, son adhérence au monde, sa complémentarité parfaite  
 sur le plan du désir. Ce caractère radicalement déchiré du désir  
 humain et le monde de relations fondamentales où l'image même de  
 l'homme apporte une médiation, toujours imaginaire, une médiation  
 donc toujours problématique, donc qui n'est jamais complètement  
 accomplie, qui se soutient dans une succession d'expériences  
 instantanées, dans quelque chose qui toujours ou bien aliène l'homme  
 à lui-même, ou bien aboutit à une destruction ou une négation de  
 † l'objet.

L'unité perçue au dehors a sa propre unité en tant que  
~~réalisation~~ désir que l'homme voit dans le monde, quelque chose qui  
 dès qu'elle est perçue le met, lui-même, en état de tension  
 par où il se perçoit lui-même à ce moment-là essentiellement comme  
 désir, et comme désir insatisfait.

Inversement, quand il saisit son unité, c'est le monde lui  
 au contraire qui, pour lui, se décompose, perd son sens, et se  
 présente à lui sous un aspect tout à fait spécialement aliéné,  
 discordant.

C'est dans cette oscillation imaginaire que nous trouvons  
 la sous-jacence dramatique dans laquelle toute perception humaine,

pour autant qu'elle intéresse vraiment un homme, est vécue. Nous n'avons donc pas à chercher dans une régression la raison des surgissements imaginaires qui caractérisent le rêve. C'est pour autant que quelque chose est vécu, qui représente cette approche, dans ce dernier réel, pour autant qu'un rêve va aussi loin qu'il peut aller dans l'ordre de l'angoisse, que nous assistons justement à cette décomposition imaginaire qui n'est que la révélation des composantes les plus normales de la perception, en tant qu'elle est un rapport total à un tableau donné, où l'homme se reconnaît toujours quelque part, se voit toujours, quelquefois même en plusieurs points, ou les points d'attaches, ou, si vous voulez, les points de stabilité et les points d'inertie du tableau du rapport au monde, ce qui fait que ce n'est pas quelque chose qui est vécu d'une façon irréaliste et déréalisée, et toujours que ce tableau est chargé d'un certain nombre de représentants d'images diversifiées du moi du sujet. C'est bien ainsi que nous avons l'habitude d'interpréter un rêve. Il faut toujours dans le rêve - c'est toujours ainsi que je vous apprends, dans les contrôles, tout au moins pour certains rêves - apprendre à reconnaître où est le moi du sujet.

C'est déjà ce que nous retrouvons dans la "Traumdeutung" où à maintes reprises Freud sait le montrer et reconnaître que c'est lui, Freud, qui est représenté par tel ou tel. Par exemple, le rêve du château, dans le chapitre que nous avons commencé d'étudier, le rêve du château en Espagne, ou plus exactement le château de la guerre hispano-américaine, où il se trouve être avec le commandant du château, qui peurt à un moment. Et Freud dit : je ne suis pas dans le rêve, là où on le croit; le personnage qui vient de mourir, c'est moi, et voici pourquoi.



La seconde partie du rêve est très exactement ceci : la mise en évidence, et précisément au moment où quelque chose du réel dans ce qu'il a de plus abyssal, est atteint - de ces composés fondamentaux du monde perceptif comme tel que constitué ce rapport narcissique. Ce qui fait que l'objet est toujours plus ou moins structuré comme quelque chose qui est l'image du corps du sujet, le reflet du sujet, l'image spéculaire se reouve plus ou moins quelque part dans toute espèce de tableau perceptif. C'est lui qui lui donne une inertie spéciale, un poids spécial, une qualité spéciale; elle est masquée, quelquefois même très masquée. Mais dans le rêve c'est justement en raison d'un allègement spécial que prennent les relations sur le plan imaginaire du rêve; dans le rêve, elle se révèle facilement à tout instant, d'autant mieux que le point d'angoisse a été une fois atteint, ce qui est quelque chose où le sujet ~~rencontre~~ rencontre l'expérience de son déchirement, l'expérience de son isolement par rapport au monde, l'expérience de ce qui <sup>est</sup> que le rapport humain à son monde a quelque chose de profondément initialement, inauguralement lésé comme tel.

C'est là ce qui ressort de toute la théorie que Freud nous donne du narcissisme, pour autant que son cadre introduit ce je ne sais quoi de sans issue qui marque toutes ses relations, et tout spécialement ses relations libidinales, le caractère fondamentalement narcissique <sup>de la</sup> / "Verliebtheit", de l'amour, de l'objet, le fait qu'il n'est jamais saisi et appréhendé sur le plan libidinal que par l'intermédiaire et à travers la grille du rapport narcissique, avec tout ce qu'il y a d'initialement dans une relation pleinement réelle.

C'est quelque chose dont il faut que nous nous souvenions toujours, si nous voulons comprendre une des dimensions les plus essentielles/<sup>que</sup> la doctrine, de l'expérience, de la découverte freudienne nous permet de considérer comme établissant, structurant le rapport humain imaginaire.

En fait, qu'est-ce qui se passe à ce niveau ? Quand nous voyons au sujet se substituer ce sujet polycéphale, cette foule dont je parlais la dernière fois, qui est une foule au sens freudien dont on parle dans Ich-Psychologie, ou Masse-Psychologie, qui est justement faite de cette pluralité imaginaire, fondamentale du sujet, de cet étalement, de cet épanouissement de ces différentes identifications de l'ego. Qu'est-ce qui se passe ? si ce n'est, bien entendu quelque chose qui nous apparaît tout d'abord comme une abolition, une destruction du sujet, en tant que tel. Car, après tout, ce sujet transformé dans cette image polycéphale, est un sujet qui vient de l'acéphale. Et s'il y a quelque chose qui représente la notion que Freud nous donne de l'inconscient, c'est bien comme cela que nous devons nous représenter l'inconscient, un sujet acéphale, un sujet en tant qu'il n'y a plus d'ego, en tant qu'il est extrême à l'ego, qu'il est décentré par rapport à l'ego, qu'il n'est pas à l'ego. Et pourtant il est le sujet qui parle. Car c'est lui qui fait tenir, à tous les personnages qui sont dans le rêve de l'injection d'Irma, ces discours insensés qui justement prennent leur sens par leur caractère insensé.

En fait, de quoi s'agit-il ? Qu'en ressort-il ? De ce moment du rêve où nous atteignons, avec le discours des multiples egos, qui entrent là en jeu dans la plus grande cacophonie, c'est ceci : en fait, l'objection qui intéresse Freud, est sa propre culpabilité, en l'occasion par rapport à Irma. L'objet est détruit.

si on peut dire, la culpabilité dont il s'agit est en effet détruite avec ~~xxxxxxxxxxxxxxxx~~ Je vous l'ai souligné, à propos de la comparaison que fait Freud avec l'histoire du chaudron percé (1° : qu'on a rendu intact; 2° : qu'on n'a pas reçu; 3° : qui était déjà percé). C'est quelque chose du même ordre.

Ici, il n'y a pas eu crime, puisque<sup>1°)</sup> la victime était - ce que le rêve dit de mille façons - déjà morte; c'est-à-dire était déjà malade, ou d'une maladie que précisément Freud ne pouvait pas soigner, puisque tout dans le rêve indique qu'elle était atteinte d'une maladie organique, donc la victime était déjà morte quand le crime a eu lieu. 2°) Le meurtrier - c'est-à-dire le criminel Freud - était innocent de toute intention de faire le mal; puisque 3°) le crime, dont il s'agit, a été en somme un crime curatif; ce qui est indiqué à un autre endroit du rêve sous cette forme indiquée paradoxalement ( et c'est un des endroits les plus absurdes), c'est que la maladie - il y a un jeu de mots fait entre dysentérie et diphtérie - la dysenterie est précisément ce qui délivrera la malade (dit un des trois personnages éminents) : tout le mal, toutes les mauvaises humeurs s'en iront avec la dysentérie. Dans les associations de Freud cela fait écho avec un incident burlesque dont il a eu à entendre dans les jours qui ont précédé son rêve. Une de ces choses auxquelles on voit quelquefois les médecins, avec le caractère de personnages de comédie qu'ils interviennent à travers le temps, quand ils sont dans leurs fonctions de consultants, où un personnage (caractère plus ou moins tranchant, oraculaire, profondément distrait en même temps) opinait sur un cas qu'on lui fait remarquer que le sujet, tout de même, a de l'albumine, dans l'urine/  
/Il répond, du tac au tac : "c'est très bien, l'albumine s'éliminera".

C'est en effet à cela qu'aboutit le rêve, que justement c'est l'entrée en fonction du système symbolique, si on peut dire, dans son usage le plus radical, dans celui où ce je ne sais quoi d'absolu qu'il représente vient en somme à éliminer, à abolir tellement l'action de l'individu, qu'il élimine du même coup tout son rapport tragique au monde. C'est une sorte d'équivalent paradoxal et absurde de tout ce qui est réel et rationnel. Il en fait au dernier terme une considération strictement philosophique du monde, qui peut aboutir à nous placer dans une sorte d'ataxie tout à fait spéciale, dans quelque chose où après tout l'action de tout individu est justifiée selon les motifs qui le font agir, ces motifs étant conçus comme quelque chose que le déterminent totalement, ne pouvant plus d'aucune façon être pesés dans une perspective où le sujet même se sent un seul instant intéressé. Toute action étant ruse de la raison, après tout, est également valable. Et à partir d'un certain usage extrême du caractère radicalement symbolique de toute vérité, on peut dire aussi que tout ce rapport avec la vérité perd sa pointe, et que le sujet se trouve littéralement au milieu de la marche des choses fonctionnement de la raison, de son entrée en jeu, n'être plus qu'un pion, quelque chose de passif qui joue son rôle, poussé à l'intérieur de ce système; et il se trouve lui-même vraiment exclu de toute participation qui soit proprement dramatique, par conséquent tragique, à la réalisation de cette vérité.

C'est bien quelque chose de si extrême qui se passe à la limite du rêve, dans cette sorte d'innocentement total où Freud en fin de compte, dans l'expérience révélatrice de ce rêve, se trouve porté, et qu'il reconnaît lui-même comme étant en réalité l'animation secrète du rêve, le put poursuivi par ce qu'il appelle

le désir structurant qui anime ce rêve, et qui le pousse jusqu'à son terme.

En fait, nous nous trouvons bien là devant quelque chose qui nous porte à nous poser la question du joint de l'imaginaire et du symbolique, et de retrouver d'une autre façon cette tierce fonction du symbolique, cette fonction médiatrice, que déjà je vous avais laissé apercevoir, au moment où essayant de trouver une sorte de représentation mécanistique du rapport interhumain, de l'image que j'avais empruntée à ces modernes constructions mécaniques, aux expériences les plus récentes, les recherches dont la cybernétique nous a donné des exemples, pour vous montrer que ce qui constituait le modèle qui peut être donné des rapports interhumains, par l'intermédiaire de la captation d'un certain nombre de ces sujets artificiels par l'image de leur semblable supprimé; pour que le système puisse tourner, pour qu'il ne se résume pas à une vaste hallucination concentrique de plus en plus paralysante, il supposait évidemment l'intervention d'un tiers régulateur, de quelque chose d'autre, qui devait mettre entre eux la distance d'un certain ordre commandé.

Eh bien c'est quelque chose là que nous retrouvons sous un autre angle, et sous un autre aspect : tout rapport imaginaire, comme je vous l'ai indiqué tout à l'heure se produit, s'entend, dans une espèce de "toi ou moi", entre le sujet et l'objet. C'est-à-dire "si c'est toi, je ne suis pas - si c'est moi, c'est toi qui n'est pas". C'est bien là que l'élément symbolique intervient, dans ces objets qui sur le plan imaginaire ne se présentent jamais à l'homme que dans les rapports évanouissants de ce quelque chose où il reconnaît son unité, mais uniquement à l'extérieur. Et dans la mesure où il reconnaît son unité, il se sent, par rapport à l'objet qui représente cette unité, lui-même dans le désarroi, de ce qui est

justement ce que nous appelons : les instincts, les pulsions, que justement dans ce caractère fondamentalement morcelant que représente la discordance fondamentale, la non-adaptation essentielle, le caractère essentiellement anarchique que l'étude même de l'Id comme tel, que l'expérience même de l'analyse nous montre être ce quelque chose qui caractérise la vie instinctive de l'homme, c'est-à-dire justement cette possibilité de déplacement, qui revient à dire d'erreur fondamentale, qui s'attache à toutes les relations proprement instinctuelles.

Si cet objet n'est jamais saisissable que comme un mirage, que comme un mirage d'une unité qui ne peut jamais être resaisie sur le plan imaginaire, il est certain que toute la relation objectale ne peut qu'en être frappée d'une incertitude fondamentale qui est bien ce qu'on a retrouvé dans une foule d'expérience dont il n'est pas simplement en dire quelque chose que de les appeler psychopathologiques, puisqu'elles sont en contiguïté avec de multiples expériences qui sont, elles, qualifiées de normales.

Eh bien, ici la relation symbolique, le pouvoir de nommer les objets, est quelque chose qui intervient comme absolument essentiel pour structurer ce que j'appellerai la perception elle-même; le perçipi lui-même de l'homme ne peut se soutenir qu'à l'intérieur d'une zone de nomination, pour autant que c'est par la nomination que l'homme maintient la subsistance de ces objets dans une certaine consistance, pour autant que ces objets perçus, qui ne le sont jamais d'une façon instantanée dans ce rapport narcissique avec le sujet, et qui ne pourraient jamais l'être que de façon instantanée, c'est uniquement par l'intermédiaire du mot, et du mot qui nomme, et du mot qui nomme essentiellement ce qui dans ces objets, à chaque instant, est entr'aperçu, Ce mot c'est l'identique, dans cette

différence foudroyante, toujours prêt de s'avanouir, c'est quelque chose qui répond non pas à la distinction spatiale de l'objet, toujours prête à être dissoute dans une identification au sujet, c'est quelque chose qui répond à sa dimension temporelle : au fait que ces objets un instant constitués comme des semblants du sujet humain, des doubles de lui-même, présentent quand même, à travers le temps une certaine permanence d'aspect, qui n'est pas indéfiniment durable, puisque tous les objets sont périssables - mortels - C'est quand même cette permanence, cette dimension temporelle, ce fait qu'on peut pendant un certain temps leur appliquer le même nom, et le nom est essentiellement cela : le temps de l'objet; le nom est une apparence pendant un certain temps, ~~mais~~<sup>elle</sup> est reconnaissante, perdure, mais elle n'est strictement reconnaissable que par l'intermédiaire de la nomination, par l'intermédiaire du pacte que constitue la nomination, par l'intermédiaire du fait que cette nomination est une nomination où deux sujets en même temps s'accordent à reconnaître le même objet. Si le sujet humain ne dénomme - comme la Genèse dit que cela a été fait au Paradis terrestre : les espèces majeures d'abord - ne s'entend pas sur cette reconnaissance, il n'y a aucun monde même perceptif du sujet humain, qui soit soutenable plus d'un instant.

Là est la caractéristique et le joint, la surgissance de la dimension du symbolique par rapport à l'imaginaire. C'est ce qui nous montre aussi la profonde cohérence de cette entrée du discours comme tel. Je l'ai pris simplement à l'état de discours, et tout à fait indépendamment de son sens, puisque c'est un discours insensé dont il s'agit, l'entrée en jeu dans le rêve de l'injection d'Irma du discours comme tel au moment où le monde du rêveur sur le plan figuratif est plongé dans le chaos imaginaire le plus grand. C'est-à-

dire dans la décomposition croissante et totale, dans la disparition du sujet en tant que tel.

En bien, ce que je vous ai indiqué, qu'il y a dans le rêve, à savoir la reconnaissance du caractère fondamentalement acéphale du sujet, passé une certaine limite, ce point qui paraît désigné d'une façon qui paraît presque elle-même une sorte de jeu symbolique, qui fait désigner au point AZ, de la formule du Triméthylamine l'endroit où il faut voir, concevoir, désigner qu'est à ce moment le jeu du sujet, celui que je n'ai pas fait sans prudence, sans humour, ni sans hésitation, puisque cela a presque le caractère d'un Witz, d'un jeu d'esprit, que de voir en fin de compte là le dernier mot du rêve, au point où l'on voit toutes les têtes de cette hydre dans un corps qui n'en a plus, dans une voix qui n'est plus la voix de personne, dans l'apparition, le surgissement de cette formule de la triméthylamine, comme étant le dernier mot de ce dont il s'agit de ce qui est cherché, de ce qui donne le mot de tout. Et après tout ce mot ne veut rien dire, si ce n'est qu'il est quand même un mot.

C'est cela que je vous ai dit la dernière fois. Il est bien certain que ceci, qui a un caractère quasi-déliquant, l'est en effet. Si c'est le sujet tout seul, si Freud tout seul, analyse son rêve, essaie de trouver là, à la façon dont pourrait le précéder une pensée occultiste, la sorte de désignation secrète du point où est en effet le mot, où la solution de tout le mystère à la fois du sujet et du monde. Mais, n'oublions pas ceci : c'est que ce n'est pas du tout ainsi que se présentent les choses. Freud n'est pas tout seul. Freud nous communique le secret de ce mystère luciférien (pour reprendre les termes que j'ai extraits de ses lettres au début de cette causerie). Freud n'est pas seul confronté à ce rêve, en cette occasion. Ce rêve, je vous l'ai dit, de même que dans une



analyse tout le rêve s'adresse à l'analyste, on peut dire que Freud dans ce rêve, déjà s'adresse à nous; c'est déjà pour nous; c'est-à-dire pour la communauté - psychologues, anthropologues, tous ceux qui sont supposés être le monde avec lequel il dialogue - qu'il rêve. Et quand il interprète ce rêve, c'est à nous qu'il s'adresse, et c'est pour cela que ce dernier mot absurde du rêve le fait d'y voir le mot n'est pas d'y voir quelque chose qui participe en quelque sorte à un délire, puisque Freud, par l'intermédiaire de ce rêve, se fait entendre à nous, et effectivement nous met sur la voie de ce qui est son objet c'est-à-dire la compréhension du rêve. Ce n'est pas simplement pour lui qu'il trouve le nemo ou le alpha et l'oméga du sujet acéphale, comme représentant son inconscient; c'est au contraire lui qui parle, par l'intermédiaire de ce rêve, qui s'aperçoit qu'il nous dit, sans l'avoir voulu, sans l'avoir reconnu d'abord - et le reconnaissant uniquement dans son analyse du rêve, c'est-à-dire pendant qu'il nous parle - il nous dit quelque chose qui est à la fois lui et pas lui, qui a parlé dans les dernières parties du rêve, qui nous dit : "je suis celui qui veut être pardonné d'avoir osé commencé à guérir ces malades, que jusqu'à présent on ne voulait pas comprendre", donc que l'on s'interdisait de guérir. Je suis celui qui veut être pardonné de cela. Je suis celui qui veut n'en être pas coupable; car c'est toujours être coupable que de transgresser une limite jusqu-là imposée à l'activité humaine. Je veux n'être pas cela. A la place de moi, il y a tous les autres. Je suis là que le représentant de ce vaste mouvement assez vague qui est cette recherche de la vérité dans ce sens où moi je m'efface; je ne suis plus rien. Mon ambition a été plus grande que moi. La seringue était sale, sans doute. Et c'est justement dans la mesure

où je l'ai trop désiré, où j'ai participé à cette action, où j'ai voulu être moi, le créateur, Je ne suis pas le créateur. Le créateur est quelqu'un de plus grand que moi. C'est mon inconscient, c'est cette parole qui parle en moi, au-delà de moi! C'est cela le sens du rêve.

Je crois que ce qui nous permettra maintenant d'aller plus loin, de comprendre dans la suite de nos leçons la façon dont il faut concevoir l'instinct de mort - ce qui est, ne l'oublions pas, en question - le rapport de l'instinct de mort avec ce monde du symbole, ce monde de la parole, cette parole qui est dans le sujet sans être la parole du sujet/ C'est la question que nous soutenons le temps qu'il faut pour qu'elle prenne corps dans nos esprits avant que nous puissions essayer d'en donner à notre tour une symbolisation, une schématisation, qui nous permette de comprendre quelle est la fonction de l'instinct de mort. Et nous commençons, bien entendu, d'entrevoir très naturellement pourquoi il est nécessaire, au-delà du principe du plaisir, que l'instinct de mort soit quelque chose qui existe, que cette dimension existe pour autant que nous voyons que c'est bien au-delà des homéostases des mois, ... du principe du plaisir, pour autant que leur moi se retrouve // toujours pour autant que l'inconscient intervienne, c'est parce qu'autre chose, un autre courant, une autre nécessité intervient, qu'il faut la distinguer dans son plan, que Freud est amené après avoir introduit le principe du plaisir, comme étant ce qui règle la mesure du moi, qui instaure cette conscience dans ses relations avec l'extérieur où justement il se retrouve. C'est en raison du caractère insuffisant de cette explication, eu égard à cette compulsion, qui fait que quelque chose qui a été exclu du sujet, ou qui n'y est jamais rentré, le "Verdrängt", le refoulé,

s'exprime dans cette "Zwang". Il s'agit d'expliquer ce "Zwang", de s'apercevoir que nous ne pouvons pas le faire rentrer purement et simplement dans le principe du plaisir, à savoir parce que si le moi, comme tel, se retrouve et se reconnaît, c'est parce qu'il y a un inconscient, un au-delà de l'ego, un sujet qui parle, et pourtant inconnu au sujet; qu'il faut que nous supposions, un autre principe.

Pourquoi est-ce que Freud l'a appelé : instinct de mort ? C'est précisément ce que nous essaierons de préciser par d'autres voies; d'abord en mettant en valeur, sous d'autres faces, à d'autres moments de l'expérience psycho-pathologique et normale, telle que Freud nous apprend à le découvrir.

C'est ce que nous ferons dans nos rencontres ultérieures.

(applaudissements)

---:---:---:---:---